Orphéotopie ou l'Histoire aux enfers

Michèle RIOT-SARCEY, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle* (1998)

Olivier Le Trocquer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/641>

DOI : 10.4000/elh.641

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 8 octobre 2015

Pagination : 194-198

ISBN : 978-2-271-08822-2

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Olivier Le Trocquer, « Orphéotopie ou l'Histoire aux enfers », *Écrire l'histoire* [En ligne], 15 | 2015, mis en ligne le 08 octobre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/641> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.641>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Orphéotopie ou l'Histoire aux enfers

Michèle RIOT-SARCEY, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle* (1998)

Olivier Le Trocquer

RÉFÉRENCE

Michèle RIOT-SARCEY, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX^e siècle*, Paris, A. Michel (Histoire), 1998, 306 p.

- 1 Se replonger dans *Le Réel de l'utopie* de Michèle Riot-Sarcey, c'est se confronter avec elle à la difficulté de lire le passé autrement que comme ce qui a été, devait avoir lieu, et s'est déroulé dans le sens apparemment linéaire du « progrès de l'histoire ». Avec ce livre, Riot-Sarcey a choisi de se confronter à l'une des périodes les plus difficiles à aborder, peut-être, de ce point de vue : le premier XIX^e siècle. Non seulement parce que beaucoup de choses ont été déjà écrites sur lui. Mais parce que, d'une certaine façon, l'impression a persisté pendant longtemps, bien à tort, d'une période où les jeux étaient déjà faits : la Révolution et sa résorption avaient eu lieu. Et la « révolution industrielle » s'y épanouit, semblant donner au « sens » de l'Histoire sa direction unique, son Sens, contre lequel « on » peut se rebeller, mais en vain : le « progrès ».
- 2 Tout le travail de Michèle Riot-Sarcey, par une écriture aussi belle qu'exigeante, consiste à suspendre le sens annoncé de la seule fin de l'histoire, l'histoire déjà finie d'un progrès triomphant¹¹, pour faire réapparaître de tout autres fins : celles de l'émancipation individuelle et collective. Fins concrètes dont tout l'enjeu est d'échapper à l'histoire comme destin, pour rouvrir – pour nous, lecteurs du livre –, ici et maintenant, d'autres possibles. Ce sont, concrètement, les associations ouvrières, qui prennent tous les risques – illégalité, répression, mépris, ignorance, etc. – pour inscrire dans le réel de leur histoire ces autres fins que la Doctrine – nous dirions facilement l'idéologie – renverra aussi vite que possible à l'enfer illusoire des « utopies », une fois refermé le couvercle de plomb sur la Révolution de 1848.

- 3 Ce livre est ainsi un grand livre d'histoire rigoureux et précis. Mais c'est plus qu'un livre d'histoire, si l'on entend par ce mot uniquement « l'histoire antiquaire », comme l'appelle Nietzsche dans les *Considérations inactuelles*. Il s'agit ici bien plutôt de nous amener à nous orienter autrement dans ce passé si bien connu en apparence, mais si bien escamoté par les représentations dont il a fait l'objet. Comme un « Qu'est-ce que les Lumières ? » historien. À ceci près qu'au *sapere aude* kantien Riot-Sarcey propose de substituer un *actuate aude*, en montrant que les ouvriers et les réformateurs sociaux les plus lucides ont mis en œuvre dès le début du XIX^e siècle, face à l'industrialisation, un mode de résistance active, et de contre-attaque, ce que Marx résume en 1845 dans sa onzième thèse sur Feuerbach par la fameuse formule : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer. » À ceci près encore que penser et transformer ne sont pas là opposés. Certains des contemporains de Fourier et d'Owen mettent à l'épreuve concrète du réel le travail de la pensée des réformateurs, malgré et contre l'écrasement interprétatif que veulent leur faire subir les « doctrinaires » de toutes obédiences.
- 4 Le livre aborde d'entrée une tâche essentielle et complexe : démêler ce qui peut nous apparaître comme familier, la critique de la révolution industrielle, celle de la monarchie, ou au contraire celle de la Révolution, et ce qui leur a souvent été associé de façon trop rapide, ou bien qualifié de mouvements passésistes : insurrections, travail souterrain des associations ouvrières interdites, projets de réformes sociales, appelés ultérieurement « utopies » pour mieux recouvrir et oblitérer leur sens. Or, pour parvenir à nous éclairer, par un travail minutieux et rigoureux qui se veut l'équivalent historien du travail de la théorie critique héritée de l'école de Francfort, Michèle Riot-Sarcey doit patiemment différencier ce qui relève d'une finalité classique de l'histoire héritée des Lumières (le sens de l'histoire comme progrès), et ces autres « fins », concrètes, qui s'inscrivent dans le présent, et dont elle condense le sens dans la très belle formule-titre : « le réel de l'utopie ». Car cette distinction est tout sauf évidente, la racine étant la même : le moment révolutionnaire, encore porté par les Lumières, ce dont témoigne tout particulièrement le célèbre texte de Condorcet *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, publié après sa mort en 1795. Tout le travail de Riot-Sarcey est de nous amener à comprendre cette « séparation » : d'un côté, le projet des Lumières est réduit à ce qu'on appellera « la doctrine » ; de l'autre, les tentatives pour le réaliser concrètement se voient exclues du sens de l'histoire, tel du moins qu'il est conçu par les « élites » de la première moitié du XIX^e siècle. Avec cette difficulté : le projet issu des Lumières est-il condamné totalement, forclos doublement par l'échec de la Révolution et par le travail redoutable de l'industrialisation qui ne cesse de creuser les écarts entre les acteurs de l'Histoire, au point de rendre tout dialogue impossible ? Le parcours du livre répond à ce questionnement complexe. Après avoir retracé les « cheminements vers la doctrine », il fait progressivement apparaître les acteurs, les sujets ignorés de l'histoire, dont le rapport concret à l'événement ouvre d'autres fins possibles, pourtant très vite rendues illisibles par la « chape de plomb » de la doctrine.
- 5 La première partie montre de façon saisissante comment l'héritage des Lumières est progressivement réduit à une « morale » qui serait la clôture de l'idée même d'histoire. Les grands textes de Kant ou de Rousseau ne sont désormais plus compris, les « principes » de la famille et de la propriété devenant la butée de toute réflexion critique. D'une certaine façon, on pourrait dire que le sens de l'histoire, désormais « sens unique », et la fin de l'histoire en tant que son terme déjà prévu – le progrès

technique orienté par la morale sociale – se confondent pour constituer cette doctrine exclusive. Elle ne laisse nulle place aux sujets en tant qu'ils pourraient se constituer comme les acteurs de leur propre histoire. Conséquence de la clôture de l'événement révolutionnaire, mais aussi de la coupure entre les « élites » censées guider le corps social tout entier vers le « progrès » et les associations ouvrières illégales dont le travail souterrain ne laisse pas d'inquiéter de plus en plus fortement.

- 6 C'est en abordant les « connaissances de l'utopie » que Michèle Riot-Sarcey nous conduit au cœur de la question posée par son livre : dans une telle configuration sociale et doctrinale, l'utopie a-t-elle une autre issue que de s'ériger « contre le sens de l'histoire, voire contre l'histoire en soi » ? Il existe pourtant d'autres fins de l'histoire, non pas discussions et rêveries « fumeuses », mais projets et concrétude de l'existence. Les finalités de l'histoire dont parle le livre sont celles qui permettent de relancer le mouvement des existences quand il est confronté à l'échec : après 1831, après 1840, après 1848. Les fins de l'histoire, ce sont ces travaux de pensée et ces pratiques d'association que la doctrine voudrait réduire à des « utopies ». À de l'inexistant. À des rêves funestes.
- 7 Si l'utopie, dans sa double forme de projet (d'écrit) et d'événement (d'utopies concrètes comme l'ont été la révolte des canuts lyonnais de 1831 ou la grève des ouvriers parisiens de 1840), est le contraire de l'Histoire, c'est qu'elle prend la forme paradoxale d'un « devenir au présent ». En ce sens, elle s'oppose à l'Histoire comme sens toujours à venir. On peut voir ici la différence fondamentale, l'écart incommensurable entre l'historicité de la Révolution, où le passé comme ressource, les possibles, le présent lui-même, l'imminence dangereuse et heureuse de l'avenir sont co-présents dans l'ensemble de la société en Révolution, et l'historicité des années 1830-1840, dans laquelle Sens et événement-utopie sont découplés, et même antagonistes. Ce contraste ne correspond pas seulement à l'écart entre une conflictualité réduite à la lutte des classes et le moment révolutionnaire dans le cours duquel les actes singuliers et collectifs transcendaient par moments le conflit social sans pour autant le faire disparaître. D'une certaine façon, les événements utopiques tels que les analyse Riot-Sarcey n'ont pas de finalité « historique » – ce qui fait qu'ils paraissent dépourvus de sens aux yeux des élites. Dans l'événement utopique, moyen et fins sont comme une seule et même chose : le devenir se vit au présent, contre le « sens de l'histoire » moralisant des élites doctrinaires. L'écart est ainsi maximal avec les fins de l'histoire telles que les conçoivent les tenants de la doctrine du progrès moral : « La répression légale, la stratégie d'attente offerte par les républicains, la moralisation souhaitée par les philanthropes : le monde meilleur des “utopies” libérales ou républicaines est pour demain, tandis que les réformes de Seguin² sont une réponse au présent du conflit » (p. 197).
- 8 De la « doctrine » au « réel de l'utopie », les rapports fins/histoire sont inversés : les tenants de la première refusent aux réformateurs sociaux leur participation à l'histoire parce que leurs projets et leurs révoltes n'ont aucun sens, sinon celui de la destruction ; inscrire l'utopie dans le présent conduit les seconds à dénoncer l'histoire, dont le sens apparaît clos, capturé par la morale dominante – notamment par le socle « fondationnel » famille-propriété. Les deux camps ne partagent pas plus l'Histoire comme fins que comme passé. Leur conflit est de l'ordre du différend non partageable : ils ne peuvent même pas s'entendre sur les termes du désaccord.

- 9 Faut-il alors attendre, espérer, préparer un autre événement ? Pour Michèle Riot-Sarcey, la configuration mise au jour laisse penser que oui. Si la Révolution de 1848, dans cette perspective, ne peut qu'être un leurre, d'autres événements peuvent survenir, permettant le retour, voire l'avènement de l'utopie concrète, ce qui demanderait que les réformes utopiques deviennent elles-mêmes un nouvel horizon. De nouvelles Lumières ? Au risque de devenir de nouvelles doctrines ? Non, si le réel de l'utopie est toujours à l'œuvre.
- 10 La critique de la raison historique conduit, équation redoutable, à une critique des Lumières en tant qu'elles ont perdu leur dimension critique. Faut-il en conclure à l'impossibilité d'une raison partagée ? Comment penser l'au-delà de ce conflit entre la doctrine et l'inaudible « devenir présent » réduit au qualificatif d'utopie ? Dans la situation exposée par le livre, la distinction entre l'héritage des Lumières et le devenir-utopie paraît claire. À l'espace saturé par le moralisme « fondationnel » qui réduit la critique au respect des bonnes mœurs et l'histoire à l'accomplissement « inévitable » du progrès, eschatologie bien-pensante camouflant la domination, s'oppose la transformation concrète comme finalité d'une « autre » Histoire qui ne porte plus ce nom. Mais au-delà ? Pour nous lecteurs, une fois remontés à la « surface » du présent ? Le livre ne nous donne pas de réponse. Il se referme sur l'échec de la révolution de 1848, sinon sur un échec définitif, du moins sur une aporie. Faut-il en conclure à une opposition devenue antinomique entre l'héritage « ruiné » des Lumières et de la Révolution d'un côté, le réel de l'utopie de l'autre ?
- 11 À chacun de reprendre le travail : à l'auteure elle-même, qui n'a cessé dans ses séminaires et ses textes suivants de reprendre la question, chaque fois autrement. À chaque lecteur/lectrice de s'interroger dans sa pratique, dans le réel quotidien, sur l'usage possible et concret d'une autre fin, d'autres finalités de l'histoire, d'en relever le difficile mais nécessaire défi.

NOTES

1. Le livre paraît en 1998, mais son écriture n'est pas indifférente à la configuration de l'après-guerre froide, celle de la « fin de l'histoire », d'un certain Fukuyama.
 2. Ingénieur du Rhône proche des saint-simoniens.
-

INDEX

oeuvre citée Réel de l'utopie (Le). Essai sur le politique au XIXe siècle – (Michèle Riot-Sarcey, 1998)

AUTEURS

OLIVIER LE TROCQUER

Agrégé d'histoire, Olivier Le Trocquer travaille comme chercheur associé sur la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier sur 1870-1871 (du renversement du Second Empire à la Commune de Paris). Ses objets de recherche sont l'événement, la mémoire, l'écriture de l'histoire et le rapport à l'archive. Il a participé à plusieurs ouvrages collectifs. Les plus récents : *Comment Nicolas Sarkozy écrit l'histoire de France* (dir. Laurence De Cock, Fanny Madeline, Nicolas Offenstadt *et al.*, Agone, 2008) ; *La République dans tous ses états* (dir. Claudia Moatti, Michèle Riot-Sarcey, Payot, 2009) ; *Autogestion. Hier, aujourd'hui, demain* (dir. Lucine Collonges, Syllepse, 2010) ; *Histoire d'un trésor perdu. Transmettre la Révolution française* (dir. Sophie Wahnich, Prairies ordinaires, 2013).